

Chapitre 1



Les présocratiques : les initiateurs

Diogène Laërce nous renseigne sur l'origine de la philosophie : « Elle fut nommée de ce nom par Pythagore, qui se qualifia de “philosophe” dans un entretien qu’il eut à Sicyone avec Léonte, prince des Sicyoniens (...) Pythagore disait “la qualité de sage ne convient à aucun homme, mais à Dieu seul”. C’est qu’autrefois on appelait la philosophie “sagesse”, et qu’on donnait le nom de sage à celui qui la professait, parce qu’il passait pour être parvenu au plus haut degré de lumière que l’âme puisse recevoir ; au lieu que le nom de philosophe désigne seulement un homme qui aspire à la sagesse » (*Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, 12). Cette définition a le mérite de nous éclairer sur deux des qualités nécessaires au philosophe : l’humilité de celui qui a compris qu’il n’est pas un dieu et qui, de ce fait, demeure un apprenti toute sa vie, la ténacité de celui qui poursuit la quête d’un idéal (inaccessible ?), celui de la vérité.

Étymologiquement, le philosophe est celui qui « aime la sagesse », celui qui est épris de savoir et de vérité. Le chemin de la vérité est une longue route sinueuse qu’ont empruntée et continuent d’emprunter de nombreux penseurs depuis des siècles. Cette aventure fût initiée par les Anciens, et c’est elle que nous vous proposons de retracer ici, en même temps, nous l’espérons, que de vous la faire vivre.

Qui ? Quand ? Où ?

■ Au commencement étaient les mythes...

Les Grecs d'avant le VI^e siècle avant Jésus-Christ ont l'esprit plein de l'Olympe et du panthéon. Ils s'émerveillent des récits d'Homère, des poèmes d'Hésiode, et sacrifient à des dieux omnipotents et omniprésents dont ils craignent le courroux. L'univers tout entier est divin. Partout la marque de l'absolu relativise l'action humaine, toujours tributaire du bon vouloir des dieux. Les yeux tournés vers le ciel, les Grecs veulent sonder les voies impénétrables des seigneurs de l'Olympe. Cette observation du ciel, mais aussi du monde physique dans lequel les dieux ne cessent de se manifester, révèle progressivement une régularité, une harmonie, une rationalité. Peu à peu, des hommes s'étonnent de cette rationalité, la questionnent, la conjuguent avec la mathématique et l'astronomie. Des groupes de maîtres et de disciples se forment, les esprits rivalisent d'audace intellectuelle, et, lentement mais sûrement, une nouvelle science, la philosophie, émerge. Elle se fonde sur l'observation des faits, des choses et des hommes et se passe peu à peu de miracles et d'interventions divines pour expliquer le monde.

■ Une pensée en fragments

Les premières écoles philosophiques peuvent naître et, avec elles, des figures légendaires de la pensée laissent leur empreinte dans l'histoire des idées. Ces philosophes sont dits « présocratiques » dans la mesure où, chronologiquement, ils précèdent la naissance de Socrate. De la main même de ces premiers philosophes, il ne reste pratiquement plus rien, mais leur pensée, reprise par leur postérité, nous est parvenue sous une forme fragmentaire, notamment par le biais de citations qui nous permettent d'en reconstituer la teneur. Qui sont donc les présocratiques ?

À l'école des présocratiques : méthodes et principes

■ Les physiologues d'Ionie : une affaire de « principes »

Ce n'est pas directement sur le territoire de Grèce mais sur un rivage de l'Asie Mineure colonisée par les Grecs, l'Ionie, que les premiers « philosophes », les premiers initiateurs de la philosophie, donnent l'exemple. On les nomme « physiologues », du grec *physis* (la nature) et *logos* (la science, le discours sur...). L'école ionienne est notamment basée dans la ville de Milet. Elle compte en particulier Thalès, Anaximandre et Anaximène en son sein. Que disent-ils ?

Thalès, Anaximandre et Anaximène

En premier lieu, les ioniens, qu'on appelle aussi « milésiens », travaillent sur des faits observables, ils veulent rendre compte du flux de la nature. Leur réflexion s'oriente sur la recherche d'un principe* fondateur et moteur qui fait être et devenir toute chose. Cette recherche les mène à étudier les quatre éléments fondamentaux que sont l'eau, l'air, la terre et le feu.

Vous avez dit « principe » ?

Le principe est ce qui vient en premier, la cause première. Le principe commande ainsi le développement de ce dont il est principe et que l'on nomme « conséquence ». Remonter au principe, c'est se donner le moyen d'expliquer, de rendre raison de ce qui découle de lui. Les Grecs le nomment archè, les Romains, principium.

À la recherche du principe originel

Ce principe, c'est l'eau dont Thalès (vers 600 avant Jésus-Christ) considère qu'elle est le principe de toute chose, selon ce que nous rapporte Aristote :

« Sans doute tirait-il cette supposition du fait que l'on voit que la nourriture de tous les êtres est l'humide et que même le chaud en vient et en vit. »

Diels-Kranz, Fragments des présocratiques, Thalès A 12

Parce que Thalès s'interroge aussi bien sur la vie, le devenir* et la mort, parce qu'il veut comprendre comment les uns et les autres sont possibles, il en vient à déterminer le point commun à toute chose de ce monde : l'eau, l'élément originaire, qui se retrouve sous forme plus ou moins transformée dans tous les autres éléments et objets de l'univers.

Vous avez dit « devenir » ?

Le devenir s'oppose à l'être immuable. Il désigne le changement, le passage d'un état à un autre. Cette expression est régulièrement employée en philosophie, et l'on en doit la première illustration aux présocratiques.

Pour Anaximandre, élève de Thalès probablement né en 610, il existe bien un principe à l'origine de toutes les réalités, mais ce principe ne relève d'aucun des éléments en particulier, il est leur fondement commun et unique. Ce principe (*archè* en grec) – qui n'admet lui-même aucun principe –, est synonyme de commencement absolu. Il est infini, il est sans limites, indéterminé et inépuisable, puisqu'il doit être capable de donner naissance à la multitude des réalités possibles. Ce principe illimité est appelé *apeiron* par les Grecs, il est organisé comme un système dans lequel toute mort est compensée par une naissance, sorte de justice primitive inhérente à la nature.

Enfin, Anaximène, mort entre 523 et 528, va faire de l'air le premier élément, considéré comme un principe infini et animateur universel :

« Tout comme notre âme qui est de l'air, nous domine et nous conserve, ainsi un souffle et un air enveloppent et contiennent le monde entier. »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Anaximène B 2

Ainsi, de l'indéfini illimité, les milésiens passent logiquement à l'air, immatériel et infini, comme principe ; il peut devenir feu, vent, nuage puis eau, terre puis pierre. La terre (plate pour les Grecs) est une sorte de disque qui est suspendu dans l'air tout comme le sont les autres astres observables...

L'origine et le devenir

Ces philosophes ont en commun le problème de l'origine, mais également le souci de saisir ce qui est sous ce qui devient : ils cherchent l'être dans le devenir. Certes, vu d'aujourd'hui, il y a pour nous beaucoup plus de poésie que de science dans leurs discours, mais ils sont parmi les premiers penseurs à poser la question « qu'est-ce que... ? » et à en chercher la réponse dans l'expérience directe. Cette interrogation leur est suggérée par des observations toujours plus rigoureuses. S'ils sont encore tributaires des croyances magiques de leur temps, l'effort de rationalité qu'ils manifestent est tout à fait remarquable.

Héraclite d'Éphèse

Héraclite est également ionien, il est né à Éphèse vers la fin du VI^e siècle. Il est l'un des présocratiques les plus remarquables, les fragments conservés de son œuvre sont nombreux et eurent une influence considérable dans l'histoire de la philosophie. Héraclite reprend, pour ainsi dire, la réflexion là où ses prédécesseurs milésiens l'ont laissée. Ils cherchaient l'être, la substance immuable de toutes choses, Héraclite s'interroge sur la légitimité de cette recherche.

« *Tout s'écoule.* »

Peut-on vraiment parvenir à un principe élémentaire qui subsiste et existe ? Héraclite ne le croit pas : jamais le devenir ne se fige en une existence fixe.

« Tout s'écoule, tout marche et rien ne s'arrête. »

« On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, car c'est une autre eau qui vient à nous : elle se dissipe et de nouveau s'amasse, elle recherche et abandonne, elle s'approche et s'éloigne. »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Héraclite HAG

Nous n'échappons pas nous-mêmes au flux de ce devenir et ne nous inscrivons, pas plus que le fleuve, dans la permanence et le fixe...

« Nous nous baignons dans le fleuve et ne nous y baignons pas, nous sommes et ne sommes pas en même temps... »

Diels-Kranz, Fragments des présocratiques, Héraclite B 49

... parce que tout change, tout ne cesse jamais d'être et de ne pas être en même temps, et c'est cela même que l'on nomme devenir. Ce devenir est universel, le changement est constant en ce monde, ce qui fait dire à Héraclite que l'univers se consume en permanence, rien n'y est au repos, contrairement aux apparences.

Le feu, substance primordiale

De l'universel embrasement au feu comme phénomène de tous les phénomènes de la nature, il n'y a qu'un pas. Héraclite considère, en effet, que la forme visible que prend le devenir dans le monde, ce n'est ni l'eau, ni l'air, mais le feu, un feu subtil, vivant et intelligent, « un feu divin qui gouverne toutes choses sans jamais s'éteindre ». C'est en effet du feu (lumière et chaleur) que toute vie provient, le feu donne la vie, de même qu'il la consume. Ainsi en est-il du devenir : tout naît, tout meurt.

Aussi, si l'activité universelle est constante, si le repos n'est nulle part, si tout se transforme, il y a cependant quelque chose de stable dans la mobilité : ce qui rend le mouvement possible et constant. Quelle est donc la cause du mouvement permanent ?

Être et ne pas être : de la contradiction à l'harmonie

Qui comprend que le devenir consiste à être et à ne pas être découvre que ce devenir concilie les contraires :

« Voici ce que nous lisons dans l'obscur Héraclite : unis tout et non tout, ce qui se joint et ce qui se sépare, le consonnant et le dissonnant, fais de tout un et d'un, tout. »

Diels-Kranz, Fragments des présocratiques, Héraclite B 10

Cette union des contraires produit une harmonie :

« Tout, en se divisant, se réunit comme l'harmonie de l'arc et de la lyre. »

Diels-Kranz, Fragments des présocratiques, Héraclite B 51

L'harmonie d'Héraclite est le résultat paradoxal d'une opposition fondamentale et dynamique de forces, aussi peut-il dire que c'est la discorde qui est mère de toutes choses. Cette loi de la discorde et de l'harmonie règle le cours du monde, elle en est la justice même, nous devons l'accepter et nous y soumettre.

Anaxagore de Clazomène

Anaxagore est né à Clazomène en Ionie, vers 500. Il est notamment célèbre pour avoir été l'ami et peut-être le précepteur de Périclès à Athènes. Anaxagore considère que :

« Rien ne naît, rien ne périt : il n'y a que réunion et séparation des éléments existants, et on pourrait légitimement dire que la naissance est une agrégation, la mort une séparation. »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Anaxagore B 10

Tout est dans tout, chaque chose est un univers

Tout est également divisible à l'infini, en parties de nature différente comme en parties de nature identique (homéomères) :

« Dans le sang, il y a des gouttes de sang, et dans chaque goutte il y en a d'autres. »

« Le feu résulte de particules de feu, l'eau de particules d'eau, et il en est ainsi du reste : ce sont là des parties similaires. »

« Tout est dans tout. »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Anaxagore B (florilège)

Si tout est dans tout, tout vient aussi de tout : ce pain que je mange, cette eau que je bois viennent nourrir toutes les parties de mon corps (os, muscles, sang, poils, chair)... Tout se passe comme si tout s'agrégeait au tout, comme si chaque chose renfermait toutes les autres. C'est en tout cas ce que professe Anaxagore, qui pense que la diversité des choses de ce monde, qui pourtant comprennent toutes les autres, s'explique par la présence majoritaire d'un élément plutôt qu'un autre en son sein : ainsi l'eau est appelée « eau » car c'est, en elle, l'eau qui domine quantitativement l'infini agrégat d'éléments qui la composent ; il en va de même de la terre, du feu, etc.

Une intelligence à l'œuvre dans la nature

À l'origine, tout était uniforme et mélangé, tout se confondait. Ce mélange primitif tenait du chaos. Pour faire advenir la diversité et la distinction, le mouvement a été nécessaire. Comment est-il né ? Par l'intelligence, ou l'intellect si l'on préfère :

« Au commencement, tout était confondu ; l'intellect [nous] mit l'ordre en toutes choses »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Anaxagore B 4

Anaxagore est le premier philosophe à avoir pensé qu'il puisse y avoir une intelligence à l'œuvre dans l'univers, une intelligence abstraite, supérieure ou plutôt distincte des dieux, dont les passions semblent très humaines. Quelle est cette intelligence ? Elle est infinie et, donc, présente à travers l'univers tout entier. Cependant, elle est également indépendante de l'univers, puisqu'elle en est le principe, et ne se mêle donc pas à la composition des choses. Elle met le monde en mouvement, elle l'ordonne et l'arrange. Tout esprit participe d'elle. Tout procède d'elle. On ne sait si elle se fixe un but, mais il faut croire qu'elle est ce qui meut le monde par un enchaînement d'effets mécaniques.

Démocrite d'Abdère et l'atomisme

Du mouvement et de la mécanique à l'œuvre dans la nature, Démocrite, né à Abdère vers 460, va tirer une philosophie nouvelle qui fait l'économie de l'intellect comme principe moteur. Pour lui, comme pour Anaxagore, à l'origine, une masse uniforme et chaotique sert de matière première à la formation des mondes. Mais, chose nouvelle dans l'histoire de la philosophie, cette masse uniforme première est constituée d'une infinité de corpuscules indivisibles : les atomes.

Des atomes et du vide

Il convient de résumer ici la présentation de l'atomisme de Démocrite que fait Aristote selon Simplicius (Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Démocrite A 37) : les atomes sont invisibles à l'œil nu, ils sont pleins et éternels, différents en taille et en forme, ainsi qu'en position dans l'espace. Si, pour qu'un monde vienne à exister, il faut qu'une portion de matière constituée d'atomes se

détache de la masse première uniforme, on doit alors admettre l'existence du vide dans lequel la portion détachée va pouvoir tomber. Aussi Démocrite peut-il affirmer que l'univers est simplement composé d'atomes et de vide, un vide dans lequel les atomes se meuvent. Ils y forment des mouvements tourbillonnaires, s'agrègent durant leur rencontre et constituent ainsi tous les êtres de la nature !

Une simple mécanique des corps

Pour la première fois dans l'histoire de la philosophie, Démocrite ne fait appel à aucune cause motrice, tel l'intellect d'Anaxagore, ou la discorde d'Héraclite, ni à aucune autre puissance pour rendre raison de l'univers. Le vide, que l'on pourrait se représenter comme une cause, n'est qu'une condition du mouvement des atomes ; le vide n'est en vérité qu'un néant pour Démocrite. Point d'intention, point de finalité* dans la nature, toutes les compositions spontanées d'atomes sont possibles.

Vous avez dit « finalité » ?

La finalité désigne le fait de tendre à un but (une fin). Si la nature connaissait la finalité, la spontanéité ne saurait s'y développer. Tout y serait commandé par un principe, un dieu ou une intelligence, qui combinerait, ordonnerait et prévoirait toute chose, à la manière d'un artisan qui réalise un ouvrage.

Un univers infini

Les atomistes défendent la thèse d'un univers illimité. Pour ce faire, ils se fondent sur le raisonnement d'un pythagoricien (voir page 19-21) de Tarente, Archytas, qui tient le propos suivant :

« Si je me trouvais à la limite extrême du ciel, autrement dit sur la sphère des fixes, pourrais-je tendre au-dehors la main ou un bâton, oui ou non ? Certes, il est absurde que je ne puisse pas le faire ; mais si j'y parviens, cela implique l'existence d'un dehors, corps ou lieu (...) On avancera donc sans cesse, de la même manière vers la limite sans cesse atteinte, en posant la même question et, comme ce qu'atteindra le bâton sera sans cesse autre, il est clair que cet autre est aussi illimité. »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Archytas A 24

Dans l'univers infini, les mondes sont également infinis, ils se construisent et se déconstruisent sans cesse pour mieux se reconstituer sur les restes des mondes précédents.

« *Les semblables connaissent les semblables.* »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Démocrite, B 164

Dans ce monde-ci, l'apparition de la vie et de la civilisation n'est jamais qu'un accident du mouvement des atomes dans le vide. Dans le tourbillon cosmique, un agencement s'est peu à peu mécaniquement organisé, où les éléments semblables se sont rejoints :

« *Démocrite dit que les animaux se rassemblent avec des animaux de même espèce, comme les colombes avec les colombes, les grues avec les grues, et il en va de même des autres animaux dépourvus de raison.* »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Démocrite B 164

De là découle le lien social qui unit les hommes, que l'on doit considérer comme une sorte de nécessité* naturelle.

Une éthique de la tranquillité de l'âme

La vie sociale suppose des règles, ces règles font l'objet d'une éthique*. De très nombreux fragments attribués à Démocrite nous sont parvenus sur le sujet, mais un certain nombre d'entre eux sont douteux. Ce que l'on peut en dire avec certitude, c'est que l'euthymie (tranquillité de l'âme) est le concept fondamental de l'éthique démocritéenne. Démocrite la définit ainsi :

« *La sérénité et l'équilibre que connaît durablement l'âme qui n'est troublée par aucune peur, aucune superstition ni aucune autre passion.* »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Démocrite A 1

On constate ici que le bonheur suppose donc de s'être affranchi de la crainte, idée dont se souviendra Épicure, en bon continuateur de l'atomisme de Démocrite. Enfin, si le sage a des devoirs, le premier sera celui de respecter sa propre personne.

« C'est devant soi-même, aurait déclaré Démocrite, que l'on doit manifester le plus de respect, et la loi qui s'impose à l'âme est de ne rien faire de malhonnête. »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Démocrite B 264

■ Les penseurs de Grande-Grèce : par-delà la physique

Les territoires que les Grecs nommaient *hê megálê Hellás*, « Grande-Grèce », correspondent au sud de l'actuelle Italie (Campanie, Pouilles, Calabre) ainsi que la Sicile. Les Grecs, à la recherche de terres accueillantes où il fait bon vivre, ont progressivement colonisé ces régions à partir du VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Ils y ont découvert de nouvelles manières de penser et de comprendre le monde, qui eurent une influence considérable sur les développements de leur propre réflexion. Ce mouvement géographique va de pair avec un élargissement des questions philosophiques : si les physiologues s'intéressaient avant tout à l'observation de la nature, les interrogations des générations suivantes dépassent le champ de la seule physique.

Pythagore et le pythagorisme

On considère volontiers Pythagore comme un mathématicien (ce qu'il n'a peut-être jamais été en vérité !), du fait du célèbre théorème qui porte son nom. Ce que l'on sait moins, c'est qu'il fut un authentique philosophe. Il est même le premier à se faire désigner comme tel, nous dit la légende. Il est bien difficile en effet de démêler la vérité historique de la part de légendaire au sujet de la vie de Pythagore : d'une beauté admirable, d'une intelligence exceptionnelle (« Il s'est adonné à la recherche plus que tous les hommes. » affirme Héraclite), politicien, magicien, mathématicien, mais aussi chef de secte et réformateur religieux, il naît à Samos au VI^e siècle et vit en Italie, où il s'est installé vers 530. Là, il fonde une école (ouverte aux femmes et aux étrangers), et enseigne des préceptes ésotériques que ses disciples, qui le vénèrent comme un dieu, suivent scrupuleusement. Voici quatre des principes pythagoriciens, parmi les plus représentatifs :

« *Ne fends pas du bois sur le chemin* »

« *Ne t'assieds pas sur une mesure* »

« *N'attise pas le feu avec une épée* »

« *Ne saute pas par-dessus un joug* »

Que veut dire Pythagore ? Dans l'ordre : ne sépare pas l'âme du corps durant ta vie, ne fais pas obstruction à la justice en tentant de la cacher, ne provoque pas davantage celui qui est en colère, ne transgresse pas les règles de l'équité.

Les grands principes de Pythagore

D'après Porphyre qui a rédigé une *Vie de Pythagore*, voilà les principaux dogmes de Pythagore :

- L'âme est immortelle ;
- Elle transmigre d'espèces animales en espèces animales (doctrine dite de la « métempsycose ») ;
- Ce qui a été renaît, donc rien n'est absolument nouveau (thèse de « l'éternel retour du même » : « Si l'on croit les pythagoriciens, les choses seront de nouveau les mêmes », Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Pythagore B 34) ;
- Il faut reconnaître la même espèce à tous les êtres vivants.

Voilà tout ce que l'on peut dire avec certitude à propos de Pythagore. À sa mort, son école se divise entre ceux qui suivent ses doctrines morales et religieuses et ceux qui veulent prolonger sa réflexion scientifique. Ce sont ces derniers qui contribueront à l'association postérieure entre les mathématiques et la figure de Pythagore. Quelle fut leur doctrine ?

Tout est nombre

Si les physiologues ioniens mettent en avant le mouvement comme cause, les *mathêmatikoi* pythagoriciens vont montrer que si ce mouvement est réductible à une mécanique, cette mécanique est elle-même réductible aux mathématiques : la belle mécanique universelle ne serait rien d'autre qu'une mathématique universelle. En effet, tout ce qui est ici-bas peut

se compter ou se calculer ! On peut même aller plus loin : les nombres sont antérieurs, donc supérieurs à toute chose. De fait, le théorème attribué à Pythagore existait déjà avant que des pythagoriciens ne le mettent en lumière, de même, il leur survivra de toute éternité !

« Le nombre est l'essence des choses. »

Le théorème attribué à Pythagore énonce que dans un triangle rectangle, le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés. À travers ce théorème, le pythagorisme formule une règle générale, il ne parle pas d'un triangle rectangle en particulier, mais de l'essence* de tout triangle rectangle, quel qu'il soit, du fait de ses propriétés. On voit ainsi que la spéculation pythagoricienne porte, non sur les choses particulières, mais sur les idées qui les rendent possibles. Le pythagorisme veut pénétrer, par-delà l'expérience sensible, jusqu'à l'essence des objets, à partir de laquelle on peut rendre raison des choses de ce monde. L'essence se présente alors comme l'archétype des choses dont elle est l'essence. Cette conception de l'essence connaîtra, notamment chez Platon, une postérité philosophique considérable.

Xénophane, Parménide, Zénon et l'école d'Élée

Xénophane, fondateur de l'école d'Élée, est né à Colophon vers 550. C'est après une longue errance en Sicile, qu'il se fixe à un âge très avancé à Élée (Grande-Grèce). Auteur d'un long poème sur la nature, Xénophane pose les bases d'une philosophie dont l'influence sera considérable.

L'unité de Dieu

Pour Xénophane, non seulement il n'y a qu'un dieu, mais, de plus, il ne fait qu'un avec le monde.

« Il n'y a qu'un dieu (...) il n'est semblable aux mortels ni par le corps ni par la pensée (...) Tout entier il voit, tout entier il pense, tout entier il entend (...) Sans peine, par la seule pensée, il gouverne toutes choses ; toujours immuable et immobile, il n'a pas besoin de circuler d'un endroit à l'autre. »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Xénophane B 23-24

Ainsi, Xénophane conjugue monothéisme* et panthéisme*. Dieu est l'être, et renferme tout l'être. Plus loin, rien ne peut donc être engendré, puisque rien n'est en dehors de l'être que seul Dieu est.

Vous avez dit « monothéisme » et « panthéisme » ?

Le monothéisme est une doctrine qui affirme l'existence d'un dieu unique. Le panthéisme désigne une doctrine selon laquelle Dieu et le monde ne font qu'un, Dieu est partout dans la nature.

C'est à partir de la pensée de Xénophane ainsi que de celle d'Anaximandre, que Parménide va construire sa réflexion. Il naît à Élée vers 540, et est l'auteur d'un poème dont le contenu est considéré comme la première réflexion ontologique* de la philosophie occidentale. Sa pensée, de Platon à Heidegger, connaîtra un destin exceptionnel.

Vous avez dit « ontologique » ?

Du grec *to on,ontos* (l'être, l'étant) et de *logos* (la science ou le discours sur), l'ontologie désigne la partie de la philosophie qui étudie l'être par-delà les phénomènes tels qu'ils nous apparaissent.

Le poème de Parménide est composé d'environ deux cents vers. Il se divise en trois parties : un prologue, un moment métaphysique* consacré à l'être (le réel), centre de la philosophie parméniennne, puis d'ultimes considérations sur la physique et sur la *doxa*, l'opinion.

« Il y a de l'être. »

Le prologue raconte un voyage initiatique où le poète est conduit sur un char jusqu'aux portes du jour par les filles du soleil. Ces portes sont gardées par la Justice qui, suppliée par les filles du soleil, lui ouvre ses portes. Deux chemins s'offrent alors au poète : la vérité et l'opinion. Que révèle le chemin de la vérité ? L'être existe.

« *L'être est, et le non-être n'est pas.* »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Parménide B 2

Le chemin de l'opinion affirme le contraire : le non-être existe. Mais ce chemin s'avère sans issue ! C'est dire que la contradiction ne mène nulle part : de ce qui n'est pas, il n'y a rien à savoir

ni à dire. Un troisième chemin a été évoqué par Simplicius qui l'attribue à Parménide : c'est le chemin de ceux qui supposent qu'il y a à la fois de l'être et du néant, et sont, de ce fait, condamnés à errer dans leurs recherches puisque :

« Jamais on ne pourra prouver que ce qui n'est pas est : écarte de ta pensée ce chemin de recherche. »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Parménide B 7

Seul l'être existe de toute éternité et nécessairement, là est la vérité : « il y a de l'être ».

Seul ce qui peut être pensé existe

Puisque l'analyse du chemin de l'opinion nous montre qu'on ne peut pas penser ce qui n'est pas, il faut en déduire que :

« Ce sont les mêmes choses qui peuvent être pensées et qui peuvent être. »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Parménide B 3

Aussi, seul l'être peut être pensé : on parlera ici d'identité de l'être et de la pensée. Qu'est-ce à dire ? Simplement que ce à quoi l'on pense doit nécessairement exister.

On pourrait ici être tenté d'objecter à Parménide que lorsque je pense, par exemple, à Pégase, le légendaire cheval ailé issu de Méduse, je pense bien à quelque chose qui n'existe pas ! A-t-on déjà rencontré une telle créature dans la réalité ? Cependant, ne devrait-on pas plutôt dire que lorsque nous pensons à Pégase, nous pensons à la mythologie grecque, ou encore aux *Métamorphoses* d'Ovide, qui, pour le coup, existent bel et bien et comprennent Pégase dans leurs récits ? Dès lors, en pensant à une fiction, je ne pense pas le néant mais l'être, dans la mesure où la fiction existe, par exemple dans un *corpus* littéraire. La voie de l'être est donc bien la voie de la vérité pour Parménide.

Que dire de ce qui est ?

L'observation empirique* du réel n'est pas fiable pour Parménide, elle ne nous révèle pas en vérité les propriétés des êtres, de ce qui est. Il ne faut se fier qu'à la raison. L'usage de la raison

appliquée au réel révèle que l'être (ce qui existe) possède les qualités suivantes : inengendré, il ne connaît ni commencement ni fin ; il est homogène et continu ; il ne connaît pas de transformation, est immobile ; il ne manque de rien et est fini.

Vous avez dit « empirique » ?

Du grec *empéiria* qui signifie « expérience », l'empirique est ce qui relève précisément de l'expérience, le plus souvent l'expérience sensible, ce qui est son résultat.

Peu importe le caractère discutable des principes parménidiens (beaucoup de penseurs ont démontré que cette thèse n'était pas valide), Parménide est l'un des premiers penseurs à élaborer une réflexion qui veut résolument rompre avec l'expérience sensible : il ne s'agit plus d'observer la nature mais de la penser, indépendamment de ses manifestations, afin d'en déterminer les conditions de possibilité. Parménide invente alors la métaphysique et construit une argumentation à partir de principes élaborés *a priori* à partir desquels il s'efforce de produire des déductions rigoureuses.

Les paradoxes de Zénon

Parménide a eu un ami qui fut aussi son élève, Zénon. Particulièrement féru de paradoxes, Zénon nous lègue une série d'arguments contre la pluralité (thèse qui affirme l'existence de plusieurs objets) et contre le mouvement. Les arguments contre le mouvement sont célèbres et peuvent être résumés sous la forme d'un syllogisme : afin de parvenir à un point d'arrivée, un mobile doit parcourir une infinité de points situés entre celui de départ et celui d'arrivée (l'espace étant considéré comme divisible à l'infini). Or, nul n'est en mesure de mener à bien une série infinie de tâches (franchir tous les points l'un après l'autre), il est proprement impossible de finir une tâche infinie, donc le mobile n'atteindra jamais son point d'arrivée : rien ne se meut ! Vertigineux paradoxes de Zénon qui, deux mille cinq cents ans après leur formulation, continuent d'incarner un modèle de réflexion philosophique !

Les penseurs de l'école d'Élée ont introduit une rupture dans la réflexion scientifique : contre les physiologues qui scrutent la nature afin d'y apercevoir le principe du tout, les éléates affir-

ment que la réalité se situe par-delà la nature et ne peut être aperçue que par l'usage de la raison. En lieu et place des éléments de la nature comme principes, l'école d'Élée construit son principe *a priori*, indépendamment de toute observation empirique. Mais que penser alors d'une « science » indépendante de l'expérience ? Entre les physiologues et ceux qu'on pourrait qualifier de « métaphysiciens », que choisir ?

C'est, entre autres, à Empédocle qu'il revient d'avoir proposé une synthèse intéressante et fondatrice qui permet de dépasser cette opposition...

Empédocle

Encore un personnage légendaire ! Originaire de l'actuelle Sicile, il serait mort dans les flammes de l'Etna, lui qui avait été médecin, philosophe, mais aussi magicien ! L'influence de sa pensée est profonde et nous pouvons en préciser les grandes lignes dans la mesure où de nombreux fragments nous renseignent sur elle.

Faire confiance aux sens

Aux éléates, Empédocle concède que nos sens nous trompent parfois et que la perception n'est pas systématiquement fiable.

« Les pouvoirs du corps sont restreints, et nombreuses sont les misères qui l'assaillent et obscurcissent la pensée. »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Empédocle B 1-2

Cependant, les organes des sens sont en mesure d'observer en vérité tout ce qui se présente clairement à eux. Aussi, la connaissance empirique peut et doit-elle être défendue, car elle est souvent légitime.

Il y a du mouvement

Si les organes des sens sont fiables, alors l'impression que le monde change sous nos yeux est bien légitime. Toutefois, Empédocle convient avec Parménide que la génération n'est qu'un nom sous lequel ne se range aucune réalité :

« Parmi toutes les choses mortelles, aucune n'est engendrée ni ne meurt, mais seuls le mélange et la séparation de ce qui est mélangé existe. Le mot « naissance » a été inventé par les hommes pour les désigner. »

Diels-Kranz, Fragments des présocratiques, Empédocle B 8

Mourir ou se détruire, ce n'est rien d'autre que se séparer. Parce qu'il y a de la séparation en ce monde, il y a du mouvement – un mouvement qui affecte toutes les choses qui le peuplent, lesquelles se meuvent conjointement et simultanément (ce qui permet de maintenir un équilibre et de faire en sorte que le vide n'existe pas).

Quatre éléments, animés par l'amour et la haine

Dans son poème sur la nature, Empédocle affirme, à l'instar de bon nombre de physiciens parmi ses contemporains, que toute chose se compose des quatre éléments (terre, air, eau et feu) ; cependant, il ajoute – et c'est là sa particularité – deux autres « éléments » que sont l'amour et la haine. Ce sont ces derniers qui participent au mélange et à la séparation des quatre éléments, et produisent ainsi le monde où nous sommes. Tels des peintres avec des pigments, l'amour et la haine usent des quatre éléments, les combinent et les divisent, de telle sorte qu'une infinie diversité est observable dans le monde. Ces deux forces à l'œuvre dans l'univers sont des forces physiques dont on devine aisément la nature : l'amour relève de l'attraction, elle unit les éléments ; la haine, *a contrario*, divise et repousse. Leur pouvoir s'impose de manière alternative : tantôt l'unité est totale et les éléments forment une sphère homogène, tantôt les éléments sont complètement dissociés. De cette alternance, organisée sous la forme d'un éternel retour entre unité et séparation, naît le monde tel que nous le connaissons.

Métempsychose et morale

Empédocle n'est pas l'auteur d'un seul mais d'au moins deux poèmes. Dans les *Purifications*, il ébauche une réflexion morale inspirée de pythagorisme selon laquelle :

« Lorsque quelqu'un commet une faute et souille ses propres membres en versant le sang, qu'il transgresse ainsi le serment qu'il a fait, durant trois mille ans, il erre à l'écart des bienheureux, renaissant pendant tout ce temps sous toutes sortes de formes mortelles. »

Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Empédocle B 115

Comme Pythagore qui croyait en la transmigration des âmes (métempsycose), Empédocle développe l'idée selon laquelle l'âme de l'homme qui a commis une faute est condamnée à errer, d'incarnation en incarnation. Telle est sa punition. C'est qu'il existe une justice « à travers le vaste éther », une loi morale universelle que la faute vient enfreindre. Cette loi condamne particulièrement le meurtre tout comme l'abattage des animaux : tuer un animal, c'est possiblement mettre à mort un être humain réincarné !

Vous avez dit « éthique » ?

C'est ici l'art de diriger sa conduite. Elle désigne également cette partie de la philosophie qui produit une théorie de la morale, et qui s'efforce de déterminer ce qu'est le bien.

Les présocratiques étaient-ils d'authentiques philosophes ? Il ne faut pas en douter. Si certaines de leurs préoccupations dépassent le champ de ce qu'il est convenu d'appeler la philosophie, ce qui marque et qui demeure pénétrant dans leurs fragments, c'est précisément ce qui relève de la philosophie : recherche des principes de la nature, psychologie, éthique, réflexions sur le divin, le temps, la médecine, les mathématiques, sur le rôle de la raison dans l'univers... La science n'était pas pour eux cantonnée aux domaines d'investigation que nous lui assignons aujourd'hui, elle était universelle et considérée sous toutes ses formes possibles. Le concept même de « savant complet », impensable aujourd'hui car impossible, était l'idéal de ces premiers penseurs, qui, par-delà leur imagination poétique, ont posé les premiers jalons d'une pensée en devenir, qui voulait rompre avec le mythe et le rêve et qui allait trouver ses plus beaux développements dans les siècles suivants.

Pour aller plus loin

Œuvres des présocratiques

H. DIELS et W. KRANZ, *Fragments des présocratiques*, Berlin, 5^e édition, 1951-1952, (c'est l'édition de référence des fragments.)

J-P DUMONT (sous la direction de), *Les présocratiques*, Gallimard, 1988 (une traduction française des fragments).

Une présentation d'ensemble stimulante

J. BARNES, « Les penseurs préplatoniciens » dans *Philosophie Grecque*, sous la direction de M. CANTO, PUF, 1997.

Quelques commentaires et éditions particulières

J. BOLLACK, *Empédocle*, Minuit, 1965-1969.

M. CONCHE, *Anaximandre, Fragments et Témoignages*, PUF, 1991.

M. CONCHE, *Héraclite, Fragments*, PUF, 1986.

M. CONCHE, *Parménide*, PUF, 1996.

J. SALEM, *Grains de poussière dans un rayon de soleil, Sur la philosophie de Démocrite*, Vrin 1996.

Les présocratiques en questions

Qui a dit quoi ?

Identifiez les présocratiques à partir des fragments suivants :

1. « La terre repose sur l'eau. »
2. « L'illimité est immortel et impérissable. »
3. « Le souffle et l'air enveloppent la totalité du monde. »
4. « De la terre tout vient et tout redevient terre. »
5. « Embrassements, tout et non-tout, accordé et désaccordé, consonant et dissonant, et de toutes choses l'un, et de l'un toutes choses. »
6. « Les mêmes choses sont le penser et l'être. »
7. « Les existants sont illimités. »
8. « Il n'est point de naissance d'aucun être mortel, et point non plus de fin dans la mort effrayante et funeste, il y a seulement un effet de mélange et de séparation de ce qui fut mêlé : naissance n'est qu'un mot qui a cours chez les hommes. »
9. « Chaque chose est à la fois grande et petite. »
10. « Convention que le doux, convention que l'amer, convention que le chaud, convention que le froid, convention que la couleur ; et en réalité, les atomes et le vide. »

Que disaient d'eux les Anciens ?

Retrouvez de qui l'on parle :

1. « Il avait mesuré la distance entre les étoiles du chariot sur lequel les marins phéniciens se repèrent. »
2. « Il comprit le premier l'inclinaison du zodiaque, ouvrant ainsi la voie aux grandes découvertes... »
3. « Il disait que l'air est dieu. »
4. « En entendant quelqu'un raconter qu'il avait vu des anguilles vivre dans l'eau chaude, il dit : "Eh bien, nous les ferons cuire dans de l'eau froide !" »
5. « Encore jeune, il déclarait ne rien savoir, ce qui n'empêche pas qu'une fois adulte, il prétendait tout savoir ! »
6. « Il m'apparaît tel un héros d'Homère, à la fois vénérable et redoutable (...) il me parut avoir une profondeur géniale. »
7. « Un jour, quelqu'un l'insulta. Il se mit en colère. Comme on le lui reprochait, il dit : "Mais, si je fais semblant de ne pas avoir été blessé, comment ferai-je ensuite pour être sensible à un éventuel éloge ?" »
8. « Il parcourait les cités avec une couronne d'or sur la tête, des chaussures de bronze, et, à la main, une baguette delphique entourée de rubans de laine tressée, car il voulait jouir de la considération accordée à un dieu. »
9. « Pour avoir dit que le soleil était une meule embrasée, les Athéniens le condamnèrent à mort avec une faible majorité des suffrages. »
10. « En s'aveuglant lui-même parce qu'il ne pouvait pas voir de femmes sans être enflammé de désir et souffrait de ne pas pouvoir les posséder, il témoigne par ce remède de son incapacité à se dominer ! »

Réponses en page 175.